

les
inRockuptibles

festival de la jeune création
théâtre en mai

du 23 mai au 1^{er} juin 2014 / Théâtre Dijon Bourgogne – CDN



édito

En mai, fais ce qu'il te plaît... Rares sont les festivals qui font de l'antienne hédoniste la feuille de route d'une exigeante programmation ciblant principalement les talents de l'émergence. Voilà pourtant vingt-cinq ans que ça dure. A l'exemple de Benoît Lambert qui, en son temps, fit partie des impétrants et se retrouve aujourd'hui, en tant que directeur du CDN de Dijon, en charge de piloter l'événement... Théâtre en mai reste le tremplin incontournable pour tirer un portrait de groupe de la génération qui monte et rendre compte, d'édition en édition, de la vitalité des artistes qui vont compter. Pas question pour autant d'inscrire cette jeunesse dans le cadre illusoire d'une *tabula rasa* faisant fi du passé. Avec un hommage, en trois spectacles, à l'œuvre de Pierre Debauche, le festival se revendique aussi de l'histoire du théâtre français en la personne d'un pionnier de la décentralisation des années 60. La preuve vivante que le désir de faire du théâtre un espace de modernité est une posture artistique et politique qui bouscule les idées reçues et ne s'émousse pas avec le nombre des années. **Les Inrockuptibles**

Pour le directeur de Théâtre en mai, **Benoît Lambert**, il ne s'agit pas seulement de programmer des spectacles mais plutôt d'accueillir des artistes.

“un réel souci de la jeunesse”

FoResT de Jérôme Thomas

Nommé en janvier 2013 à la direction du TDB – Centre dramatique national de Dijon, Benoît Lambert hérite également du festival Théâtre en mai qui fête cette année ses 25 ans. L'occasion pour lui de faire signe de l'émergence d'une nouvelle génération d'artistes, tout en saluant l'engagement de toute une vie consacrée à la formation des acteurs avec l'invitation lancée à Pierre Debauche, parrain de l'édition 2014.

Quelle est la place de Théâtre en mai dans votre parcours de metteur en scène ?

Benoît Lambert – J'y ai présenté mes premiers spectacles à la fin des années 90 et quand j'ai pris la

direction du CDN de Dijon, j'avais déjà un attachement fort à ce festival qui est l'un des plus vieux de France consacrés à l'émergence des jeunes compagnies. Avec des problématiques : comment aborder et faire évoluer cette question de la jeune création ? D'abord, tout en refusant que ce soit un ghetto des jeunes compagnies, on sentait qu'il fallait en faire un moment de rassemblement. Je me souviens y avoir rencontré les compagnies 26 000 Couverts et L'Artifice, avec qui j'ai tissé des liens qui perdurent. La difficulté des festivals de jeunes compagnies, c'est qu'ils ont un peu tourné au concours. Notre souci est donc de favoriser les solidarités. Je le dis sans naïveté, on sait que c'est compétitif et qu'on ne peut échapper à la confrontation,

à la comparaison, mais plutôt que de considérer la jeune création sur une échelle de valeur unique qui irait du meilleur au moins bon, on veut proposer un archipel qui reflète la variété des esthétiques d'aujourd'hui.

Qu'est-ce qui a déterminé votre choix de Pierre Debauche comme parrain du festival ?

A la suite de ce qu'avait proposé François Chattot (*directeur du TDB de 2007 à 2012 – ndr*) et qu'il appelait “Jeunes pousses, vieilles branches”, on trouve que la présence d'une figure historique forte a du sens pour créer un dialogue des générations et permettre aux jeunes artistes de se rappeler qu'ils s'inscrivent dans une histoire. Le choix de Pierre Debauche est très personnel. J'ai appris le théâtre grâce à lui à Paris ▶

“on veut proposer un archipel qui reflète la variété des esthétiques d’aujourd’hui”

où, pendant trois ans, il a dirigé un cours rue Saint-Bernard, avant son départ pour Agen. J’ai continué à avoir des liens durables avec les gens que j’y ai rencontrés, dont Emmanuel Vérité avec qui j’ai fondé ma compagnie, aujourd’hui comédien permanent au TDB. Pierre Debauche raconte un pan très important de la décentralisation dont il est l’un des pionniers, en banlieue à la fin des années 60 avec la création du théâtre de Nanterre, puis à Limoges et à Fort-de-France avec Aimé Césaire. Et surtout, il a toujours eu un virage d’avance en allant travailler là où il ne se passait rien. Solange Oswald, parrain bis de cette édition, a formé elle aussi des générations d’acteurs, notamment à Dijon. Cette année, elle présente *La Mastication des morts*, de Patrick Kermann, créé il y a quatorze ans.

Vous présentez *La Grande Histoire de François Bégaudeau*, avec les élèves de la Comédie de Saint-Etienne. Comment est né ce projet ?

C’est leur spectacle de sortie d’école. Pendant trois ans, j’ai été le parrain de leur promotion. La pièce, commandée à François Bégaudeau, parle de la Seconde Guerre mondiale et d’une question qui le travaille : quand on est en train de vivre un moment historique majeur, est-ce qu’on le sait ? Il a été très influencé par le secrétaire de Jean Moulin qui rend compte de la réalité de la Résistance : une espèce de bricolage amateur et pas du tout un geste héroïque avec des types qui se lèvent un matin en se disant qu’ils vont sauver la patrie et être des héros. Bégaudeau saisit la Seconde Guerre mondiale du côté de l’ordinaire des vies, celles des gens qui ne voient pas passer le char de l’Histoire. Ce qui est beau, c’est qu’il a vraiment écrit pour ces jeunes gens, sauf qu’au lieu de leur parler d’eux maintenant, il a changé la focale.

Quelles différences voyez-vous entre les jeunes compagnies et votre génération ?

J’ai l’impression récurrente, partagée par un certain nombre de camarades, d’avoir vécu avec une sorte de double injonction esthétique et politique qui venait de nos pères : serez-vous capables de faire aussi bien que nous ? On a grandi avec la sensation qu’on ne serait jamais à la hauteur des attentes qui pesaient sur nous. Pour nous, quadragénaires qui arrivons à la direction des institutions, il y a un réel souci de la jeunesse. Je ne dis pas qu’il n’a pas existé avant, ce serait très injuste vis-à-vis de certains, comme Bernard Sobel ou Jean-Pierre Vincent. Mais il y a aujourd’hui le refus absolu d’être infanticide et la conviction que la génération qui vient aura plus de talent que nous. Ils ont vu énormément de théâtre, issu des quatre coins du monde, et ce renouvellement du regard se complète par un travail de formation à travers les onze écoles d’acteurs en régions adossées à des théâtres. On doit être attentif à ce qui est en train de se passer

et l’accompagner le mieux possible, dans un contexte de précarisation généralisée.

Et sur le plan esthétique ?

C’est une génération qui s’est débarrassée de quelque chose qui marquait plus fortement la nôtre : la question des hiérarchies culturelles, les rapports entre culture haute et culture basse. Ils mixent et hybrident les deux dans des formes naturellement pluridisciplinaires et négocient de façon beaucoup plus sereine avec la multiplicité d’influences dans laquelle ils sont pris. Nés avec les nouvelles technologies, ils vont souvent chercher leur inspiration en dehors de la sphère du théâtre : le cinéma, la BD, les arts graphiques ou la musique.

Comment avez-vous choisi les jeunes metteurs en scène de cette édition ?

En premier lieu, on ne programme pas des spectacles mais on reçoit des artistes avec un souci de “développement durable”, à l’opposé d’une logique compétitive. On a été attentifs à accueillir des formes esthétiques variées et aussi différents régimes d’objets saisis à divers moments de leur processus. Certains, très matures, ont déjà tourné, comme les Chiens de Navarre. Deux choses m’ont frappé en voyant leurs spectacles : j’ai beaucoup ri et ça m’a aussi un peu débecté, ce qui ne m’était pas arrivé depuis longtemps... Une effraction qui me plaît énormément et qui revendique une position d’avant-garde très romantique. On accueille aussi des spectacles qui sont les démarrages d’un travail. Outre un tropisme musical, la question du patrimoine est récurrente, de Benjamin Constant à Molière, Marivaux ou Voltaire, avec un dialogue entre les formes héritées et la culture qu’on s’est construite. Ce télescopage est complètement assumé, revendiqué. C’est aussi une manière de dire à tous ceux qui s’inquiètent : les liens sociaux virtualisés n’ont pas mécaniquement affaibli les liens sociaux réels. Les jeunes artistes ont dépassé cette question. On n’a pas l’impression qu’ils vivent leur époque comme un désastre ; comme une époque violente, problématique, oui, mais pas comme un effondrement de nos sensibilités. Ils sont absolument de leur temps et utilisent toutes les armes à leur disposition. Enfin, on ouvre le festival sur le cirque contemporain avec *FoResT* de Jérôme Thomas, artiste jongleur implanté en Bourgogne, parce qu’on trouve important qu’il y ait un dialogue avec les arts forains. Une dimension qui va bien avec Pierre Debauche !

propos recueillis par Fabienne Arvers



Pierre Debauche dans *La Danse immobile*

François Sternicha

Le parrain

De Jean Vilar à Aimé Césaire, le pétulant **Pierre Debauche** porte en lui tout un pan de l’histoire du théâtre francophone. Portrait d’un jeune homme de 84 ans, qui présente trois spectacles.

Au débotté, en plein entretien, Pierre Debauche annonce : “Tenez, je vais vous lire un texte.” Il ouvre un livre posé sur son bureau et choisit un poème ou un passage en prose qu’il trouve bon de faire intervenir à ce moment précis. Auteur, acteur, metteur en scène, enseignant et cette année parrain de Théâtre en mai, Pierre Debauche considère que l’écrit

n’existe réellement que dans sa transmission orale. Pour lui, la voix est le véhicule essentiel du langage. Doté d’une mémoire prodigieuse, il peut citer de longues tirades par cœur. Même si, curieusement, il préfère lire ses propres textes. Il est rare qu’un écrivain donne aussi librement à entendre un de ses textes : le plus naturellement du monde.

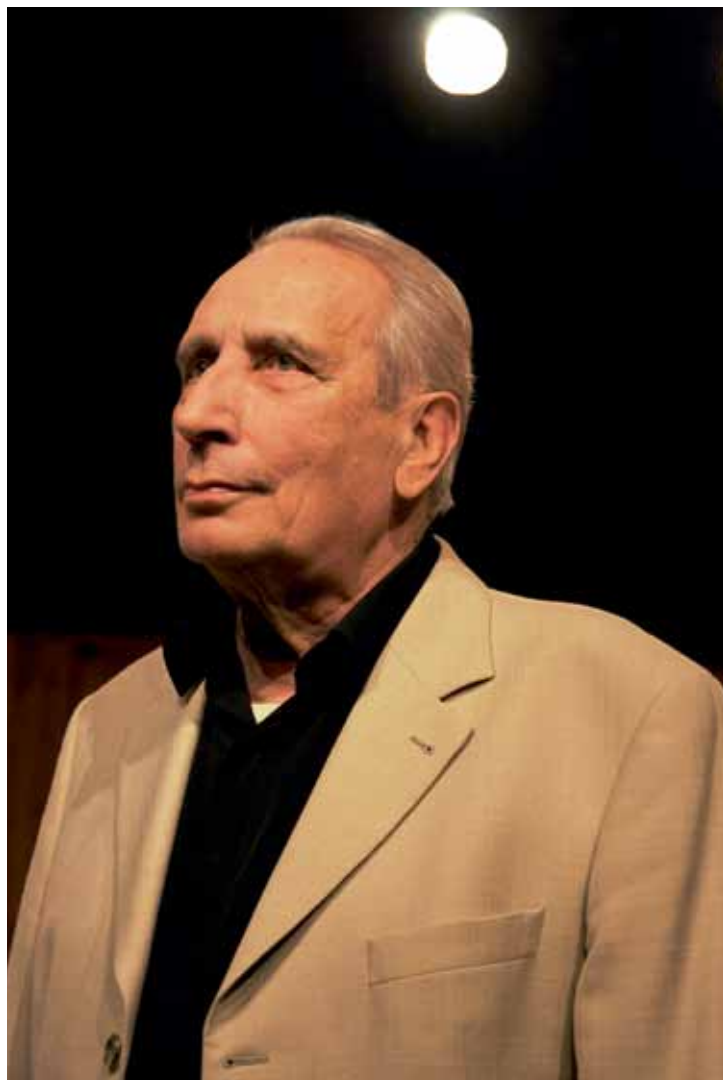
Le rôle de passeur est une dimension essentielle du travail mené par Pierre

Debauche depuis plus de cinquante ans. Pour cet aventurier du théâtre, la scène est un lieu de transmission dans tous les sens du terme. Passeur de textes au service des auteurs, le metteur en scène est aussi celui qui apporte un savoir aux nouvelles générations. Cela commence au début des années 60 à la Maison des jeunes de Vincennes où Pierre Debauche dispense son enseignement à des comédiens ▶

Le Chant du cygne ou les 150 miroirs
d'après Anton Tchekhov.
Le 23 mai à 20 h. Parvis Saint-Jean

Ah Dieu ! que la guerre est jolie...
d'après Joan Littlewood.
Le 28 mai à 19 h, le 29 à 17 h. Salle Jacques Fornier

La Danse immobile
Le 31 mai à 16 h. Salle Jacques Fornier



François Sternichia

amateurs. "Pour donner des conseils sur le placement des voix, on avait fait appel à trois aveugles. Leur diagnostic était toujours irréprochable, c'était parfait." De 1967 à 1969, il crée et dirige avec son ami Antoine Vitez l'école de la rue Lhomond à Paris. Par la suite, Pierre Debauche enseigne au Conservatoire national supérieur d'art dramatique et il ne cessera d'associer à son parcours de directeur d'acteurs celui d'enseignant. C'est ainsi qu'il dirige depuis bientôt vingt ans à Agen le Théâtre du Jour. S'il y a quelque chose de fascinant chez Pierre Debauche, c'est sa capacité à

toujours imaginer de nouveaux projets. "Allons préparer un prochain spectacle" est son leitmotiv favori.

Ça tombe bien puisque Théâtre en mai, dont il est cette année le parrain, accueille trois de ses productions. A commencer par *Ah Dieu ! que la guerre est jolie...* Librement adapté d'une pièce de Joan Littlewood, ce spectacle fétiche créé en 1966 à Nanterre est repris aujourd'hui avec les élèves du Théâtre du Jour. Dans cette pièce inspirée par la boucherie de 1914-1918, le metteur en scène a inséré des chansons de soldats mutinés de la Grande Guerre, issues de ses propres recherches dans les archives de la Bibliothèque nationale.

Autre spectacle, *La Danse immobile* est l'occasion d'entendre Pierre Debauche dire en musique sous le regard amical du fidèle Daniel Mesguich des extraits de plusieurs de ses livres. Enfin, *Le Chant du cygne ou les 150 miroirs*, d'après Anton Tchekhov, met en scène deux acteurs enfermés dans un théâtre et qui racontent leurs souvenirs. Interprété par Pierre Debauche et ses complices

"c'est ce que j'aime avec mes élèves : entendre quelque chose que je n'ai jamais entendu nulle part"

Robert Angebaud et Françoise Danell, ce spectacle se transforme en une plongée dans la mémoire où les trois comédiens évoquent cinquante années de théâtre vécues de l'intérieur. Ce qui n'est pas rien quand on connaît la vie aventureuse de Pierre Debauche. Grand, élancé, un peu Don Quichotte, un peu Monsieur Hulot, ce jeune homme de 84 ans a toujours su mener sa barque contre vents et marées. Fidèle à ses rêves, intransigeant, déterminé, son histoire se confond avec celle du théâtre des années 50 à nos jours. Un parcours plutôt turbulent au fil duquel il créera, entre autres, le Théâtre Daniel-Sorano à Vincennes, le Théâtre des Amandiers à Nanterre, le Théâtre de Lorient, le festival Les Francophonies de Limoges ; sans parler de ses mises en scène à Madagascar et aux Antilles.

Pierre Debauche est né à Namur en Belgique dans la même rue que l'écrivain Henri Michaux. Parti pour faire une brillante carrière de linguiste, il se tourne vers le théâtre. Des rencontres décisives l'ont amené à suivre cette voie imprévue : Tania Balachova et Heiko Kolt (avec lequel il danse sur *Les Quatre Saisons* de Vivaldi), deux émigrés russes rencontrés à Bruxelles – "Heiko Kolt m'a tout appris en vérité : l'espace, la respiration, l'expression. Tout le langage vient de là"; le dramaturge Michel de Ghelderode qui le met dans le train pour Paris en lui expliquant que, s'il veut faire du théâtre, c'est là que ça se passe ; Jacques Lecoq dont il sera l'un des premiers élèves – "Il nous demandait de sauter en l'air le plus haut possible en paraissant décontracté." Aujourd'hui, Pierre Debauche considère qu'à son âge, il lui reste encore à "apprendre à ne pas jouer, comme dans la tradition japonaise". Toujours des projets. En attendant, le plus important reste son école, le Théâtre du Jour. "Ils sont très en avance, dit-il à propos de ses élèves. En avance sur moi. C'est ce que j'aime avec eux : entendre quelque chose que je n'ai jamais entendu nulle part. C'est magnifique. J'apprends des impatiences qui ne sont pas les miennes." **Hugues Le Tanneur**

Didon de la farce

Rire, larmes, musique et théâtre se confondent dans le rocambolesque **Crocodile trompeur / Didon et Enée** de Jeanne Candel et Samuel Achache.

critique

Autant le dire d'emblée, l'opéra baroque d'Henry Purcell écrit en 1689 a été vertement revisité par le tandem que forment Jeanne Candel et Samuel Achache. Leur *Crocodile trompeur / Didon et Enée*, proposition fantasque sous la direction musicale de Florent Hubert, exhale une ambiance potache qui nous tire des larmes de rire là où la flèche de Cupidon brise les cœurs de Didon et Enée.

Que combine la pièce ? Une passion tragique contrariée par le destin sous la plume de Virgile, un amour enchâssé dans la mort selon l'optique baroque de la partition de Purcell, et une construction digressive où l'interruption permanente sert de fil conducteur pour Jeanne Candel et Samuel Achache.

La scène, d'abord cachée aux regards par un haut et vilain rideau de plastique gris, se révélera bientôt telle une évocation foutraque et chaotique du tableau de Brueghel, *L'Ouïe*, où instruments de musique et objets hétéroclites reflètent le désordre amoureux des personnages. Si la musique parle au cœur, c'est pour dessiller les yeux quand l'amour rend aveugle. Et c'est à l'étude de ces rapports anatomiques et un brin fumeux où l'âme se perd que la troupe d'acteurs, chanteurs et musiciens, tous excellents, nous entraîne à sa suite. Spéléologues du cœur, enquêteurs empêtrés dans les miasmes de l'autopsie d'une femme amoureuse où ils sombrent comme dans un puits sans fond, arpenteurs de paysages dévastés comme autant d'allégories d'une passion ruinée par la flèche du destin, ils sont tout à la fois acteurs du drame et observateurs zélés de ses néfastes effets.

Le crocodile n'est pas le seul trompeur du spectacle : le désordre apparent de l'action et du décor est un leurre, le contrepoint d'une construction réglée comme une horloge. Et, en improvisateurs patentés, c'est tout naturellement que le duo hisse la partition baroque de Purcell vers l'énergie du jazz et réussit à trouver "ce point d'équilibre où la musique est action". **Fabienne Arvers**

Le Crocodile trompeur / Didon et Enée
Le 26 mai à 20 h, le 27 à 19 h. Grand Théâtre

Victor Tonnelli



la meute passe aux aveux

Boulimie créative, vie de troupe, succès : le metteur en scène Jean-Christophe Meurisse et deux membres de sa troupe racontent les **Chiens de Navarre**.



Quand je pense qu'on va vieillir ensemble

Philippe Leblond

Dernièrement, vous avez multiplié les créations... En 2012, *Une raclette* et *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*; en 2013, *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* couplé avec la sortie d'un moyen métrage, *Il est des nôtres*. Les **Chiens de Navarre** ne seraient-ils pas au bord de la surchauffe ?

Anne-Elodie Sorlin – Un truc du genre... avoir le cerveau qui explose ?

Jean-Christophe Meurisse – La fréquentation en hausse du public nous a effectivement fait passer à la vitesse supérieure avec un risque réel de surchauffe. J'ai cru qu'on allait exploser en vol. C'est pour cela qu'on a calmé le jeu : cette année, on se consacre à la reprise des spectacles et à leur diffusion.

Anne-Elodie Sorlin – C'est presque un autre métier de faire tourner des spectacles. L'idée étant que le miroir tendu continue de fonctionner, on les improvise sur le plateau et ils mutent donc d'une représentation à l'autre. En se retrouvant chaque soir à inventer, on risque de se comporter comme des dévoreurs d'idées neuves

qui auraient pu trouver leur place dans un spectacle à venir.

Ne craignez-vous pas de tarir la source de votre inspiration ?

Jean-Christophe Meurisse – Ça dépend de quel pied je me lève. Il y a des matins où je pense que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, mais d'un autre côté, notre travail est basé sur la nécessité, et c'est quelque chose qui ne s'interpelle pas comme ça. Il faut faire très attention à nos colères et à tout ce qui en découle, car ce que l'on craint par-dessus tout, c'est de se répéter. On veut garder notre liberté d'inventer et ça passe par une interrogation perpétuelle de nos désirs.

Jean-Luc Vincent – On a pu avoir le sentiment d'arriver à la limite d'un épuisement créatif. Il est nécessaire de pouvoir se nourrir du spectacle du monde... On répétait déjà *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* et il fallait tout de suite mener de front une deuxième répétition avec *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet*. Finalement, on a réalisé qu'on aimait beaucoup ça car les spectacles se sont nourris l'un l'autre. Avoir deux poêles sur le feu est finalement très excitant.

Jean-Christophe Meurisse – C'est le système des vases communicants. Je me suis aussi aperçu qu'entre le tournage du film *Il est des nôtres*, la création de *Quand je pense...* et celle des *Danseurs...*, il y avait une forme d'urgence, une situation créatrice très productive. C'est tout le paradoxe... Et en même temps, il faut nourrir son "ça", car les **Chiens de Navarre**, c'est le théâtre du ça, l'expression même du plaisir immédiat, de la mise au jour du refoulé, de la libération des pulsions. C'est vrai : dans la compagnie, on emmerde le sur-moi !

La vie en groupe, ça n'est pas très vite insupportable ?

Jean-Luc Vincent – Parfois, il est important d'aller prendre l'air... Mais il suffit d'aller voir ailleurs pour avoir envie de revenir ! Il nous arrive de travailler avec d'autres et la plupart du temps c'est si ennuyeux qu'au final, ça renforce les liens de la troupe.

Jean-Christophe Meurisse – La vie en groupe, c'est ce qu'on raconte à longueur de spectacles. Nous n'avons jamais été un groupe fusionnel, mais une somme d'individualités, et hors des périodes de création, on ne se voit plus

en groupe. C'est la meilleure façon de rester différents les uns des autres. Car le risque, c'est le côté cannibale du groupe, que certaines personnalités y soient digérées. On est très vigilants, même s'il n'y a pas de méthode pour éviter ça. On fonctionne par à-coups pour éviter l'overdose. Dans la répartition des tâches, je suis celui qui porte la parole commune. Il y a "je" et il y a "eux". Il y a moi qui arrive avec des désirs et je dois dealer avec les leurs pour qu'au final, on en fasse un spectacle.

Votre succès est incontestable. Alors quid des accusations vous désignant comme hype, parisianistes et confidentiels ?

Jean-Luc Vincent – C'est une jolie revanche. On nous a tellement répété "Vous jouez pour vos amis, le petit milieu des branchés". Nous avons toujours dit que c'était faux. Du coup, c'est très beau de voir que nos spectacles peuvent être appréciés par le plus grand nombre. Nous avons toujours voulu faire un théâtre populaire. Le fait qu'on soit nous-mêmes dépassés par les événements, qu'il se passe des choses qu'on ne

maîtrise pas à travers ce succès public, est particulièrement réjouissant.

Jean-Christophe Meurisse – Oui, ces jugements nous ont longtemps blessés parce qu'au début, on jouait au Centre Pompidou, à la Ménagerie de Verre et au Théâtre de Gennevilliers, des temples du théâtre contemporain, alors on était taxés de snobisme. Comme la plupart d'entre nous, je ne suis pas du sérail et ne viens pas d'une famille "cultureuse". J'ai toujours connu l'art et la culture par leur versant populaire. Il est normal et honnête qu'aujourd'hui, on poursuive avec un théâtre populaire qui n'a pas besoin de références et qui, pourtant, a ses exigences. En France, le théâtre doit être une continuité du programme du ministère de l'Éducation nationale. C'est quand même un gros souci. J'enfoncé une porte ouverte, mais le théâtre et l'art en général sont là pour déranger. On me dit "Tu fais un théâtre marginal", donc qui n'a pas de place dans l'institution. Mais faut arrêter de déconner. On ne fait pas un théâtre expérimental, radical... C'est un théâtre cathartique, un théâtre qui fait du bien ! **propos recueillis par Fabienne Arvers et Patrick Sourd**

Il est des nôtres, un moyen métrage réjouissant de Jean-Christophe Meurisse

Longtemps présence invisible, même aux saluts, Jean-Christophe Meurisse trouve ici sa revanche en tant que chef de meute en assumant sa place de réalisateur en haut de l'affiche. Pour l'occasion, il appelle à la rescousse ses **Chiens de Navarre** et quelques amis, en les nourrissant des canevas habituels qui président à leurs créations théâtrales.

Il est des nôtres, qui s'annonce cruel, rappelle qu'il y a péril en la demeure à prétendre rester dans sa tête un adolescent alors que le temps de la jeunesse est depuis longtemps passé.

Comme Diogène dans son tonneau, Thomas, héros du film, devient un jour le centre du monde en décidant de ne plus jamais mettre un pied dehors. Solution au casse-tête de la vie urbaine, il installe sa caravane dans une friche industrielle au cœur de la capitale. Dans le rôle principal, Thomas de Porquery, saxophoniste free-jazz à la ville, est un bouddha sensuel plein d'empathie amoureuse pour cette petite communauté qu'il réussit à réunir autour de lui, un saint buveur, un modèle pour la philosophie.

Reste son atout maître, cette caravane cosy où la générosité de la table et du congélateur rempli de bières n'a d'égale que celle de son lit ouvert à tous, et cette barre verticale en inox propre au dirty-dancing qui appelle tout un chacun à y faire un strip-tease. Dégraissé dans un montage cut et des cadrages au cordeau, l'objet tient plus du conte moral cher à Eric Rohmer que du happening soixante-huitard. **F. A. et P. S.**

Il est des nôtres le 28 mai à 20h30 au cinéma Eldorado. Projection suivie d'une rencontre

Une raclette

Les 24 et 25 mai à 20h, le 26 à 19h. Parvis Saint-Jean

Quand je pense qu'on va vieillir ensemble

Le 29 mai à 20h, le 30 à 22h, le 31 à 20h. Parvis Saint-Jean

bienvenue aux pionniers

Festival novateur, Théâtre en mai a toujours ouvert sa programmation à la jeune création. Sélection de **sept spectacles à découvrir**, d'une comédie romantique sous influence reality show à un "vis ma vie" de musicien de hard rock.
par Patrick Sourd



de l'amour au désamour

De Sarah Kane à Copi, le metteur en scène Antoine Lemaire aime les écritures où les reflets de notre monde contemporain se trouvent distordus à travers le miroir de l'intime. Avec *Adolphe* de Benjamin Constant, il nous entraîne vers un XIX^e siècle où, par désœuvrement, un jeune homme de 24 ans se lance dans la conquête d'une trentenaire aussi belle que socialement installée. En lui cédant, Ellénore renonce à tout. Mais comment assumer la perspective cruelle de la faire souffrir alors que la passion de notre bachelor fond comme neige au soleil ?

Entre le reality show et la tragédie romantique, c'est sous un déluge d'images dignes de celles des paparazzi et sur une scène où sont disposés nombre de micros que l'histoire se joue de plain-pied avec notre époque. Alors la leçon n'est plus celle d'un art de séduire mais le texte devient un curieux mode d'emploi où l'on s'instruit sur l'impossibilité de rompre sans blesser.

Adolphe

d'après Benjamin Constant,
adaptation et mise
en scène Antoine
Lemaire.

Le 24 mai à 17 h 30,
le 25 à 17 h, le 26
à 19 h. Atheneum

“abandonner la grille de lecture”

La compagnie dirigée par **Maëlle Poésy** monte *Candide* de Voltaire, conte philosophique et ludique. Entretien avec la metteur en scène.

Pourquoi adapter un classique de la littérature au théâtre ?
Maëlle Poésy – C’est un champ d’expérimentation plus représentatif du projet artistique de la compagnie. En travaillant sur notre précédente création, *Purgatoire à Ingolstadt*, de la dramaturge allemande Marieluise Fleisser, l’obligation de nous en tenir à la lettre du texte pour des raisons de droits avait été vécue par l’ensemble de la compagnie comme une véritable contrainte. Là, on ne voulait pas s’empêcher de remodeler le texte, ni renouveler notre frustration de ne pouvoir y ajouter d’autres écritures ou des poèmes pour en faire un matériau à notre image.

Vous avez donc choisi *Candide* de Voltaire...

C’est ma troisième mise en scène et il y a dans ce conte philosophique une forme de continuité avec les thèmes abordés dans mes créations précédentes. Avec *Funérailles d’hiver* d’Hanokh Levin, une personne court après sa famille pour lui faire reconnaître la mort de sa mère. Dans *Purgatoire à Ingolstadt*, on suit un groupe d’adolescent dans la Bavière des années 20 en pleine montée du nationalisme. On retrouve dans ces deux pièces l’idée du parcours initiatique, fil rouge du récit de Voltaire. Comment se construit une personnalité en interaction avec des événements vécus dans sa jeunesse ? *Candide* ne raconte au final rien d’autre... C’est la somme de toutes ses aventures qui permet au héros d’atteindre une forme d’autonomie de pensée. Voler de ses propres ailes, abandonner la grille de lecture apprise, faire profit de ses expériences pour grandir... Ce sont des désirs qui animent notre compagnie et autant de questions qui se posent aussi aux spectateurs.

Comment s’articulent les différentes phases du travail ?

Voltaire lance son héros dans une série d’aventures toutes plus délirantes

les unes que les autres, il fallait faire des choix. Dans un premier temps, le dramaturge Kévin Keiss et moi avons sélectionné les thématiques à garder. Après ce premier synopsis, nous avons choisi les situations à développer sur le plateau. Durant six mois, nous les avons testées avec les comédiens. Une première adaptation est ainsi née du dialogue entre nos hypothèses sur le papier et les différentes possibilités de les incarner. Encore aujourd’hui, on ne cesse de faire des allers et retours entre l’écriture et sa mise en forme durant le travail des répétitions. La personnalité des comédiens, la scénographie, les lumières, les costumes, les accessoires sont autant de manières de rendre compte d’une histoire, qui font que, pour éviter les redites, le texte reste encore en chantier. C’est très excitant pour nous de maintenir cette liberté le plus tard possible.

Et la charge comique du récit ?

Impossible d’évoquer l’ensemble des quiproquos auquel est confronté *Candide*. Pour ne pas nous perdre dans la multiplicité des tableaux, nous avons décidé de recentrer le propos sur une division en trois actes. L’errance dans la vieille Europe, la fuite vers l’Amérique latine et le retour à Paris, trois étapes significatives de la quête de *Candide*. Un seul comédien endosse le rôle de *Candide*. Mais on n’oublie jamais qu’il s’agit d’un conte et comme on adore faire théâtre de tout bois, on a décidé de relever le pari, avec seulement cinq acteurs et actrices, de jouer la petite foule des personnages qui peuplent cette saga. Les hommes peuvent jouer des femmes et inversement, l’effet comique de ces changements de peau et la folie inhérente au récit seront les garants du plaisir de jouer... Alors on croise les doigts en espérant que ce qui est ludique pour les comédiens l’est aussi pour les spectateurs.



L’Epreuve traverse le temps

Comédie des désillusions, *L’Epreuve* de Marivaux transforme l’amour en désarroi sur l’autel de la méfiance de classe. Voici donc le riche Lucidor imposant à la jeune Angélique, la fille de la gouvernante qui lui a avoué son amour, le passage d’une épreuve humiliante afin de tester sa sincérité. Exercice d’une grande cruauté, la pièce a tous les arguments pour entrer en écho avec notre époque où même l’amour est devenu une marchandise suspecte.

À l’heure où les pauvres sont légion et les riches toujours plus riches, Renaud Diligent fait suffisamment confiance à l’écriture de son auteur pour ne pas avoir à céder au miroir aux alouettes de la modernité à tout prix. Ainsi, le jeu de la fiction sera le seul garant du dialogue espéré entre la lucidité dénonciatrice d’hier et la misère morale du monde d’aujourd’hui.

L’Epreuve

de Marivaux, mise en scène Renaud Diligent. Le 26 mai à 21 h, le 27 à 21 h, le 28 à 19 h. Théâtre des Feuillants

Candide / Si c’est ça le meilleur des mondes...

d’après *Candide* Voltaire, mise en scène Maëlle Poésy. Le 30 mai à 20 h, le 31 à 17 h, le 1^{er} juin à 17 h 30. La Minoterie

heavy metal et introspection

Disposant d'un documentaire sur les répétitions du groupe de heavy metal Metallica dont il consigne par le menu les dialogues, Matthieu Cruciani tente l'expérience de faire cohabiter les paroles des musiciens du gros son avec la partition sensible du personnage de *Rapport sur moi*, où Grégoire Bouillier fait "roman de sa vie" en revenant avec tendresse

et humour sur les souvenirs qui ont marqué son existence. Ainsi marié pour le meilleur et pour le pire, voici donc le personnage de Grégoire, exfiltré de la littérature, *embedded* comme musicien pour une tournée du groupe The Klongs.

Empilement de fictions, cette pièce en forme de poupée russe réunit un joli trio d'acteurs en les personnes de Pierre Maillot, Emilie Capliez et Matthieu Desbordes. Mener de front une répétition de hard rock et une introspection personnelle s'avère un grand écart qui donne le ton du comique pince-sans-rire de la situation.

Rapport sur moi

d'après Grégoire Bouillier, mise en scène Matthieu Cruciani.
Le 30 mai à 22 h, le 31 à 20 h, le 1^{er} juin à 20 h 30.
Théâtre des Feuillants



Jean-Antoine Reygny

décrypter la pulsion

Julie Duclos revendique comme première mise en scène une adaptation de *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes. Avec *Masculin / Féminin*, sa guerre des sexes se joue en vase clos : nous voici poussant la porte d'un étrange laboratoire d'émotions où, comme sur

une scène de crime, chaque indice renvoie à une foule de souvenirs intimes qui en disent long sur les six comédiens-personnages. Confrontées à des modèles iconiques, captées par l'objectif des caméras, mémorisées dans les disques durs des ordinateurs, les histoires

personnelles de chacun s'enluminent des mues de l'autofiction pour s'évader du mode pénitent propre à la confession.

À l'occasion de cette enquête sur la question du désir, Julie Duclos bat les cartes de l'objectivité de nos attirances pour l'autre et convoque avec

le fantasme la face cachée des motivations enfouies dans le secret de nos âmes. En faisant l'éloge de cet intrant aussi discret que nécessaire, elle désigne nos fantaisies inavouables comme le ciment de la construction de toutes les vies amoureuses.

Masculin / Féminin

mise en scène Julie Duclos.
Le 30 mai à 20 h, le 31 à 16 h, le 1^{er} juin à 15 h. Atheneum



Adm Kaiser

la faute à la jeunesse

Harpagon avait-il de bonnes raisons de conserver sa précieuse fortune enfermée à double tour dans sa cassette ? Avec la réécriture de PeterLicht, la pièce de Molière cesse de mettre en accusation l'avarice du père pour s'interroger sur les motivations des enfants, en regard d'une jeunesse contemporaine qui n'a plus d'autres rêves que ceux associés au pouvoir que donne l'argent.

Formée à l'école Ernst Busch de Berlin, Catherine Umbdenstock se revendique d'un théâtre qui privilégie les écritures du quotidien, de Franz Xaver Kroetz à Ödön von Horváth. Questionnant ses contemporains sur leur vain désir de consommer jusqu'à l'outrance, elle s'amuse avec son auteur du bon tour d'instrumentaliser un classique de Molière pour arriver à ses fins. Dénonçant les travers de la nouvelle génération, elle nous tend un piège comique qui fait de nous des arroseurs arrosés. Reste un appel à aller de l'avant pour vivre avec le confort frustrant de vivre en jalouxant ses parents.

L'Avare : un portrait de famille en ce début de 3^e millénaire

de PeterLicht d'après Molière, mise en scène Catherine Umbdenstock.
Le 25 mai à 19 h, le 26 à 21 h, le 27 à 19 h.
Théâtre Mansart

la chasse est ouverte

En s'inspirant des *Métamorphoses* d'Ovide, Aline Reviraud, Elisabeth Hölzle et Laure Mathis reviennent sur la figure légendaire de la déesse Diane qui transforme un homme en cerf avant de le faire dévorer par ses chiens.

Réunion de trois comédiennes, Idem Collectif travaille sur des formats courts de quinze minutes, conçus pour être représentés dans des appartements... "Il y est question de la fragilité de nos existences, de la sauvagerie, de notre devenir animal", précisent les créatrices. Cette échappée aussi belle que cruelle est l'occasion de réunir sur le plateau l'art du théâtre et celui des acrobaties en la personne de deux circassiens (Alexandre Fournier et Matias Pilet) capables de s'affranchir des règles de la pesanteur pour étendre l'emprise du domaine de la fiction à toutes les dimensions de l'espace de jeu.

Métamorphoses #1

par Idem Collectif, mise en scène et jeu Elisabeth Hölzle, Laure Mathis et Aline Reviraud.
Le 31 mai à 15 h, 18 h 30 et 19 h 30, le 1^{er} juin à 15 h, 16 h et 17 h.
Salle Jacques Fournier (entrée libre sur réservation)

LES INCONTOURNABLES 2014



La semaine des Climats du vignoble de Bourgogne

31 MAI ET 1^{ER} JUIN

Réalisation d'une fresque-performance
monumentale place de la Libération

Le lac Kir fête ses 50 berges

DU 20 JUIN AU 21 SEPTEMBRE

> Histoire du lac à ciel ouvert

> Dijon Plage

> Feu d'artifice joué en live

par Didier Lockwood le lundi 14 juillet

> Grand Déj des associations

Jean-Philippe Rameau 250^e anniversaire

MAI À NOVEMBRE

Opéra, spectacles, concerts,
conférences, flashmob...

Dijon fête la gastronomie

DU 25 AU 28 SEPTEMBRE



Show gourmand
des restaurateurs de France.
Fantastic pic-nic,
Menu des Petits Ducs...

DIJON L'ATTRACTIVE

www.grand-dijon.fr



infos
pratiques

programme

Le Chant du cygne ou les 150 miroirs

A. Tchekhov / P. Debauche
23 mai

La Grande Histoire*

F. Bégaudeau / B. Lambert
24, 25 mai

Adolphe

B. Constant / A. Lemaire
24, 25, 26 mai

FoResT

J. Thomas / A. Reviraud et A. Célrier
24, 25, 27, 28, 29 mai

Une raclette

Les Chiens de Navarre / J.-C. Meurisse
24, 25, 26 mai

L'Avare : un portrait de famille en ce début de 3^e millénaire

PeterLicht / Molière / C. Umbdenstock
25, 26, 27 mai

Le Crocodile trompeur / Didon et Enée

H. Purcell / S. Achache et J. Candel
26, 27 mai

L'Épreuve

Marivaux / R. Diligent
26, 27, 28 mai

Il est des nôtres (projection)

J.-C. Meurisse
28 mai

Ah Dieu ! Que la guerre est jolie...

P. Debauche / P. Debauche
et P. Vanneville
28, 29 mai

La Mastication des morts

P. Kermann / S. Oswald
28, 29, 30 mai

Dans l'ombre, des jours

J. Rey / E. Hölzle et J. Rey
29, 30, 31 mai

Quand je pense qu'on va vieillir ensemble

Les Chiens de Navarre / J.-C. Meurisse
29, 30, 31 mai

Candide / Si c'est ça le meilleur des mondes...

Voltaire / M. Poésy
30, 31 mai, 1^{er} juin

Masculin / Féminin

J. Duclos
30, 31 mai, 1^{er} juin

Rapport sur moi

G. Bouillier / M. Cruciani
30, 31 mai, 1^{er} juin

Métamorphoses # 1*

E. Hölzle, L. Mathis et A. Reviraud
31 mai, 1^{er} juin

La Danse immobile

P. Debauche
31 mai

Rencontres

Les Conversations animées

par Olivier Neveux

(entrée libre sur réservation)

Avec Pierre Debauche 25 mai

Avec les intermittents 29 mai

Réalités du Jeune Théâtre 31 mai

renseignements et réservations

03 80 30 12 12
www.tdb-cdn.com

tarifs et pass

de 5,5€ à 18€ la place
* entrée libre sur réservation

les inRockuptibles

en couverture L'Épreuve. Photo Flavian Saint-André chef de projet Benjamin Cachot coordination éditoriale Fabienne Arvers, Sophie Ciaccafava rédaction Fabienne Arvers, Hugues Le Tanneur, Patrick Sourd directeur de création Laurent Barbarand directeur artistique/maquette Pascal Arvieu secrétariat de rédaction Sophie Ciaccafava, Anne-Gaëlle Kamp iconographie Maria Bojikian fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois impression, gravure, brochage Roto Aisne SN directeur de la rédaction Frédéric Bonnaud directeur de la publication Frédéric Roblot dépôt légal 2^e trimestre 2014.

Les Inrockuptibles est édité par Les Éditions Indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 €, 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris, n° siret 428 787 188 000 21 © Les Inrockuptibles 2014. Tous droits de reproduction réservés.

Supplément au n° 964 du 21 mai des Inrockuptibles. Ne peut être vendu. Ne pas jeter sur la voie publique

